

«Malraux par Clara Malraux. Interview de Clara Malraux», *Les Nouvelles Littéraires*, 22 septembre 1966, p. 1-13.

Deux jeunes gens ont vingt ans en 1921. Lui : André Malraux. Elle : Clara Goldschmidt. Déjà, dans *Apprendre à vivre*, elle nous a dit ce qu'avait été sa jeunesse, à Magdebourg d'abord, à Paris ensuite. A présent, elle reprend cette autobiographie qu'elle a intitulée *Le Bruit de nos pas*. Elle décrit sa rencontre avec celui qui allait devenir son mari et qui aujourd'hui ne l'est plus. Mais elle se plaît à évoquer les heures brûlantes qu'elle connut grâce à lui.

Quand un jeune poète impécunieux aime une jeune fille que ses parents lui refusent, que fait-il ? Comme aux temps romantiques, il l'enlève. Celui qu'elle nomme, tout au long de *Nos vingt ans* qui paraît cette semaine chez Grasset, «mon compagnon» la conduit à Florence et que lisent-ils dans le wagon-lit ?

Ce livre sur lequel nous nous penchons n'a-t-il pas un petit relent d'inquisition ? Maurras, que sais-je de lui sinon qu'il est antisémite ? Anthinéa. Regardons tout de même.

Ce garçon inconnu et qu'elle aime, elle le découvre à travers les œuvres d'art qu'ils admirent ensemble :

La multiplicité de ses connaissances ne cessa de m'étonner comme aussi la fantaisie ou la causticité qui tour à tour affleurent dans ses discours, l'originalité des rapprochements, la rapidité de ses mises au point. Son romantisme a deux visages, celui du pathétique et celui du dandysme : dans cette Florence marquée par Savonarole, par Michel-Ange, c'est le second que je verrai surtout.

Mais la famille est prévenue. Ils rentrent à Paris et l'auteur de *Nos vingt ans* va devenir Clara Malraux.

Qu'est-ce que je représente pour lui ? Quelle enfance solitaire ma présence chasse-t-elle ? Quelles humiliations suis-je en train d'effacer ? Quel espoir, brusquement surgi en lui, met-il dans l'amour ? En cet instant, je crois comprendre que

notre amour est pour lui comme une conversation, la rupture de ses rapports antérieurs avec le monde. Notre mariage semblait un jeu qui ne nous engageait guère, farce rituelle pour berner les spectateurs.

A la veille du mariage, Clara questionne :

«Est-ce que nous ne pourrions pas faire un truc en plus, enfin, quelque chose du style religieux, de n'importe quelle religion, vous savez, comme Laforgue qui, après son mariage, a passé dix minutes dans le fond d'une église avec sa femme ?...»

— Entendu, m'a-t-il dit, mais alors nous ferons le tour de tous les endroits de culte; nous irons au temple, à la synagogue, à l'église, dans une mosquée, dans une pagode si nous en trouvons, chez les christian-scientists et chez les antoinistes.»

Voyage de noces à Prague et à Vienne. Puis ce sont d'autres voyages : Magdebourg, Berlin, la Grèce. A Paris, la vie s'organise dans l'hôtel qu'occupe la mère de la jeune femme. Amitié avec Galanis, Kahnweiler, Chagall, Pascal Pia, Marcel Arland, Edmond Jaloux :

Vers 1922 commencent nos rapports avec la N.R.F., encore dirigée par Rivière, qui semblait ne pas goûter exagérément le brillant un peu agressif de mon compagnon, à qui il refusa quelques proses, prétextant qu'un jour, quand leur auteur aurait à son actif des œuvres de poids, il regretterait d'avoir livré au public ce qui n'était que fantaisie sans conséquence !

Mais déjà s'impose au jeune poète l'idée du *Musée imaginaire* :

Attaché au musée de Cologne, Alfred Salmony préparait une exposition d'art comparé, non point telles que nous les avons connues jusque-là, jouant presque uniquement sur le bassin méditerranéen, mais rapprochant en un curieux raccourci les formes d'art auxquelles nous pouvions être sensibles.

D'une serviette posée contre son fauteuil il sortit, puis mania avec une adresse de caissier, une liasse de photographies qu'ensuite, quand elles furent étalées sur la table, il rapprocha les unes des autres selon une volonté subtile. Ce fut là que la première fois

je me trouvais devant une sculpture thaï. Puis ce fut le mariage d'une tête Han et d'une tête romane.

Bouleversés, nous nous tenions devant ces connivences nouvelles pour nous...

Mais il faut vivre et le compagnon s'attache à faire fructifier la fortune de sa femme :

La liasse de billets remise par moi au chef de la communauté comme, près de trente ans plus tôt, elle l'avait été par mon grand-père à mon père, allait sans délai se transformer en titres dont je ne verrais pas la forme, qui subiraient d'étranges fluctuations contrôlables dans des journaux spécialisés dont j'ignorais jusqu'à l'existence, et le tout constituait un exercice auquel mon compagnon ne s'était point encore livré, mais pour lequel il se sentait une irrésistible et soudaine vocation et qu'on appelait jouer à terme à la Bourse.

Malheureusement une période de stabilité succéda à l'inflation de l'après-guerre et les jeux de la Bourse devinrent ruineux :

Quelques temps s'écoula, après la découverte de notre ruine – nous devions nous estimer heureux de ne pas nous trouver débiteurs de l'agent de change, et j'appris ainsi à quoi pouvaient aboutir les opérations à terme.

A la vérité nous sortions d'un rêve : deux ans d'irréalité merveilleuse, de réalité merveilleuse aussi, nous avaient donné ce que la vie, même à ceux qui nous valent, n'accorde à l'accoutumée qu'en un temps beaucoup plus long. Nous avions lu, nous avions voyagé, nous avions vu et comparé, nous avions connu peu d'êtres humains mais nous nous étions découverts l'un l'autre. N'ayant rien attendu des femmes que la sottise, l'hypocrisie et la déloyauté, mon compagnon avait tendance à s'exagérer mes vertus. La misogynie a du bon, il voulait que je fusse lui : devant notre désastre économique, je le fus, solidaire totalement. Reste qu'il convenait de prendre une décision. Je lui posai quelques questions; sur quoi il me dit simplement : «Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler ?»

C'est en fréquentant assidûment le musée Guimet qu'André et Clara Malraux apprennent qu'il existe dans la jungle cambodgienne des temples abandonnés couverts d'admirables sculptures.

J'étais sûre du droit que nous avions de remettre en circulation des œuvres que la brousse menaçait et qui risquaient de rester à l'abandon de longues années encore, tant était élevé le nombre de monuments dont aurait dû prendre soin l'Ecole¹. Nous les aimions d'avance, ces temples, ces têtes et ces corps que nous imaginions. D'une partie d'entre elles nous devrions nous séparer, certes, mais la pensée se précisait en nous d'autres expéditions, ici ou ailleurs, destinées à notre seule joie.

Et c'est le départ, à bord de l'Angkor, des deux jeunes gens décidés à entrer au Cambodge par le Siam. Mais une avarie survenue au navire les oblige à aborder à Saïgon, d'où ils gagnent Hanoï et Phnom-Penh. De cette aventure André Malraux a tiré un de ses meilleurs romans, *La Voie royale*. Clara la raconte d'après le dossier rapporté d'Indochine par un de ses amis.

La petite expédition escortée de quatre chars tirés par des buffles et chargés de malles en bois de santal s'ébranle en direction de Rohal, où un vieillard se souvient qu'il existe à proximité un temple dans la brousse, celui de Banteaï-Sre.

Le vieillard s'était arrêté, le coupe-coupe haut : une porte s'ouvrait dans la broussaille, sur une petite cour carrée aux dalles arrachées. Au fond, écroulé en partie mais dressant néanmoins sur deux côtés des murailles encore affirmées, un temple rose, orné, paré, Trianon de la forêt sur lequel les taches de mousse semblaient une décoration, merveille que nous n'étions pas les premiers à contempler, mais que nous étions sans doute les premiers à regarder ainsi, suffoqués par la grâce de sa dignité, plus beau que tous les temples que nous avons vus jusque-là, plus émouvant en tout cas dans son abandon que tous les Angkor polis et ratissés.

Il n'est pas facile de détacher les statues de la paroi.

¹ L'Ecole française d'Extrême-Orient.

Enfin, le troisième soir, sept pierres témoignent de nos efforts; nous avons achevé notre tâche.

Par la piste dégagée, les chars parviennent jusque devant le porche. Le bois léger s'affaisse sur les roues plaines quand ensemble, bruns jaunes et blancs hissent puis arriment sur le véhicule les caisses en camphrier lourdes de nos princesses dérobées. Le guide est toujours aussi beau, la marche plus lente qu'à l'aller. Nous poussons nos chevaux pour laisser derrière nous le convoi. Épuisés, nous portons en silence nos projets. Allons-nous rentrer par l'Amérique ? Peut-être, pour nous débarrasser de nos trésors.

Dans la nuit du 23 au 24 décembre 1923, alors que le bateau contenant dans ses cales les précieuses caisses est en rade de Phnom-Penh, la police arrive. Il faut les ouvrir. Elles sont transportées au tribunal. Les deux jeunes gens ne s'inquiètent guère.

Puisque nous connaissons maintenant la brousse et savions comment nous comporter, une prochaine expédition, qu'il faudrait peut-être envisager, présenterait toutes les garanties de succès. Les précisions que nous pourrions donner à ceux que, d'une façon ou, d'une autre, intéressait l'art khmer seraient telles que nous n'aurions aucune peine, désormais, à obtenir leur aide financière.

Ici, je dois noter que je n'ai jamais vu mon compagnon abandonner un projet parce qu'il a abouti à un échec. D'autres motifs doivent entrer en jeu pour qu'il renonce à ce qu'il a tenté; peut-être une autre tentation.

Toutefois, à l'hôtel Manolis, ils sont en résidence surveillée et finalement inculpés. La situation est d'autant plus grave que Clara et son compagnon sont sans argent. Après une tentative de suicide, elle est transportée à l'hôpital où son mari sera également hébergé.

A l'époque, mon compagnon croit en une hiérarchie, non pas sociale, mais établie en fonction de valeurs pour l'essentiel nietzschéennes. Avant de se révolter contre la condition humaine, avant de songer à l'aménager, il accepte un ordre qui permet et stabilise le triomphe des forts. La dignité de certains l'intéresse davantage que le

bonheur d'un grand nombre. Le commun des mortels, à peu de chose près, se compose pour lui de marionnettes qui se meuvent sans justification, sinon sans pittoresque. D'ailleurs, il n'attend d'eux aucune sympathie. Comment oublierais-je l'amusement avec lequel il m'a dit un jour : «J'aime déplaire» ?

Trois mois d'hôtel, trois mois d'hôpital. Clara obtient un non-lieu et peut rentrer en France demander l'aide de sa famille afin d'obtenir la fin des poursuites engagées contre son mari.

Le délit est véniel commis d'ailleurs par la presque totalité des Européens. Puisqu'il n'y a pas de voie légale pour acquérir un Bouddha ou une apsara, comment se fait-il que X ou Y, notable de la colonie, en exhibe d'authentiques dans son salon aux meubles en bois de teck de la plus mauvaise époque – l'actuelle. Les objets de nos raptus n'auraient pas voisiné en si mauvaise compagnie. Je vois déjà l'emplacement qu'auraient occupé ceux que nous aurions pu garder...

A Paris, elle trouve aide auprès des parents de son mari tandis que le procès se déroule.

Je ne puis en parler que de seconde main, mais je suis portée à croire que le récit qu'on m'en fit est exact : attitude méprisante du principal coupable qui revendiqua avec énergie la responsabilité de l'aventure, sarcasmes envers les autorités et insultes – ou phrases considérées comme telles – envers les juges. Tout ça conservait un petit air de chahut de lycéens qui m'aurait amusée, n'eussent été les circonstances. Telle que se présentait la situation, c'est-à-dire point gaie, j'admire sans restriction l'attitude de mon compagnon.

Réfugiée dans un hôtel de Montmartre, elle décide d'alerter les écrivains et s'en va frapper à six heures du matin à la porte d'André Breton, qu'elle ne connaît pas et qui lui fait un accueil chaleureux.

On me tendit un crayon grâce auquel je rédigeai le texte d'une pétition qui, après de très légères modifications, fut, au cours des semaines suivantes, largement signée et

reproduite. La voici, telle qu'on peut la lire dans Les Nouvelles Littéraires du 6 septembre 1925 :

«Les soussignés, émus de la condamnation qui frappe André Malraux, ont confiance dans les égards que la Justice a coutume de témoigner à tous ceux qui contribuent à augmenter le patrimoine intellectuel de notre pays. Ils tiennent à se porter garants de l'intelligence et de la réelle valeur littéraire de cette personnalité dont la jeunesse et l'œuvre déjà réalisée permettent de très grands espoirs. Ils déplorent vivement la perte résultant de l'application d'une sanction qui empêcherait André Malraux d'accomplir ce que tous étaient en droit d'attendre de lui. André Gide, François Mauriac, Pierre Mac Orlan, Jean Paulhan, André Maurois, Jacques Rivière, Max Jacob, François le Grix, Maurice Martin du Gard, Charles du Bos, Gaston Gallimard, Raymond Gallimard, Philippe Soupault, Florent Fels, Louis Aragon, Pierre de Lanux, Guy de Pourtalès, Pascal Pia, André Harlaire, Desson, André Breton, Marcel Arland.»

Si les écrivains prirent immédiatement le parti d'André Malraux, d'autres donnèrent à Clara le conseil de l'abandonner.

On me conseilla, avec gentillesse il faut le reconnaître, de divorcer d'avec l'inquiétant voyou que j'avais épousé, ne serait-ce que pour ne plus porter son nom, déshonoré aux yeux des gens de vertu. «Je le garderai, ai-je répondu avec autant d'emphase que Mirabeau selon mes livres d'histoire, je le garderai, et ce nom sera un jour inscrit sur une plaque fixée contre la maison où naquit celui qui le porta et qui alors sera aussi célèbre que Rimbaud ou Nietzsche.» Je ne crois pas que les auteurs que je leur flanquais ainsi à la tête fussent connus de ces fonctionnaires assez bons néanmoins pour me laisser en liberté après ce numéro plutôt inquiétant.

Quant au nom, eh bien, à travers vent et marée, je l'ai gardé. «Elle ne l'a pas volé», a dit mon partenaire au moment du divorce. J'en ai aussi l'impression...

Sur appel, la peine est fortement réduite : «Un an avec sursis».

Les articles, la pétition, les lettres ont produit beaucoup d'effet. Et puis, il est apparu clairement que son cas rejoignait d'autres, qu'il était la victime des mêmes hommes qui exploitent la colonie à leur profit et redoutent les nouveaux venus, dont les curiosités irrégulières pourraient, au besoin, s'exprimer dans les journaux. Ceux-là qui oppriment Annamites, Cambodgiens et Chinois. A la fin, il était devenu une sorte de symbole de l'injustice et de l'arbitraire et le tout s'était achevé sur le banquet de l'avant-dernier soir.

Revenu en France, on offre à André Malraux la direction d'un nouveau journal à Saïgon. Il accepte et, à la veille de s'embarquer, il reçoit un coup de téléphone de Bernard Grasset lui fixant un rendez-vous.

Au retour, compte rendu amusé : il s'était trouvé devant un homme décidé à tout prix à l'engager par contrat pour au moins trois livres, dont aucun n'existait, même à l'état de projet, et cela sur la seule foi de la lettre de Mauriac et sur ses assurances. Les éditeurs de l'époque n'avaient pas l'habitude de traiter ainsi leurs affaires mais la méthode n'était pas pour déplaire au futur auteur de la maison. Aussi après avoir bien précisé qu'il n'était pas sûr de jamais écrire, mon compagnon avait-il accepté de signer un papier que, paraît-il, on allait même enregistrer. Tout cela me semblait drôle mais me sembla plus drôle encore quand j'appris que cet éditeur unique dans son genre avait exigé qu'un début d'exécution du contrat eut lieu sous la forme de trois billets de mille francs qu'il remit à son poulain. Trois mille francs en 1925 ! Et pour lui qui n'avait plus guère que quelques centaines de francs devant soi ! «Allez, avait dit Grasset, au départ, et ne tardez pas trop, si vous le pouvez, à nous remettre un bouquin. Pensez à la merveilleuse publicité que viennent de vous faire tant d'écrivains.»

Et *Nos vingt ans* s'achèvent sur un nouveau départ vers l'Extrême-Orient.